

Blanche Plinval

Griseldis

La liberté de la volonté

UP
blisher

EXTRAIT

Griseldis Blanche Minval

UPblisher.com



Pour Claude

*Je ne crois pas qu'il n'y ait rien de si difficile, de si périlleux qu'un amant ou une
amante véritable n'entreprenne et ne vienne à bout d'exécuter.*

BOCCACE Le Décaméron, 7ème journée

À Anton, Solé, Lucas, Joséphine

Le plus grand don que Dieu, dans sa largesse, fit en créant, le plus conforme à sa bonté, celui auquel Il accorde le plus de prix, fut la liberté de la volonté.

DANTE *La divine comédie, Le Paradis chant V*

Chapitre 1

Le chanoine Hugo von Gitzer était de fort méchante humeur. Ortiz, sa vieille jument n'en faisait qu'à sa tête. Elle tirait sur le harnais, elle n'évitait aucun des cailloux qui jalonnaient le chemin défoncé menant depuis Trêves jusqu'au presbytère d'Oberstein. Brinquebalé de toutes parts, le chanoine redoutait, à chaque pas, d'être projeté à terre. La pauvre Ortiz vieillissait, et lui aussi. Des douleurs aiguës dans tous ses membres le rappelaient à la réalité.

Hugo venait d'avoir soixante dix ans, mais son imposante rondeur l'aidait à paraître quelques années de moins, il en était plutôt fier lorsqu'il se comparait à ses vieux amis des monastères environnants. Il était moins à son avantage chaque fois qu'il lui fallait monter à cheval ou en descendre. Or le moment en était venu : il se trouvait à présent devant sa maison, la seule maison en pierre du village, ce dont il s'enorgueillissait, mais la vieille haridelle ne voulait pas s'arrêter. Il mit ses mains en porte-voix :

« Yachir ! Que fais-tu fainéant, tu ne m'as pas entendu arriver ? Yachir ! Viens m'aider ! »

La porte en bois s'ouvrit, et rien moins qu'un géant apparut sur le seuil. Sans dire un mot, l'homme prit le chanoine dans ses bras et le déposa en douceur sur le sol, tandis qu'Ortiz, sans doute habituée à tous ces cris, s'était mise à brouter les herbes de l'allée.

Hugo von Gitzer, suivi du géant, se dirigea vers sa maison en fulminant ; il ne décollerait pas. Yachir, le géant turc qu'il avait ramené de

son expédition en Terre Sainte, se tenait derrière lui, dos rond, épaules rentrées Ainsi, courbé il dépassait d'au moins trois têtes.

Le chanoine parlait tout seul, haussait les épaules, secouait vigoureusement la tête, tendait vers le ciel un poing prêt à frapper, ce qui ne laissait pas d'inquiéter son domestique qui n'avait jamais vu son maître agir de la sorte : il se prit à redouter les mauvais effets d'une colère dont il commençait à tâter depuis quelque temps.

Pourtant Yachir était profondément attaché au chanoine, et cela durait depuis quatorze ans, depuis l'hiver de l'année 1149, lorsque les troupes du roi Conrad et du roi Louis avaient échoué dans la reconquête de Jérusalem. Blessé lors de la dernière bataille contre les croisés francs, Yachir avait été laissé pour mort par ses compagnons qui s'en étaient retournés vaille que vaille vers leur camp. Hugo von Gitzter, à la recherche de très rares survivants tant l'acharnement à tuer avait fait rage, s'était penché, intrigué, vers ce corps immense. C'était un ennemi, mais peu importait, il voulait voir de plus près à quoi ressemblait le visage d'un géant. Il était resté surpris devant ce visage défiguré où l'on devinait pourtant les traits de l'adolescence : un sabre lui avait ouvert profondément le crâne, le front, la joue droite jusqu'au menton. Un œil fermé, vide, l'autre était resté ouvert. Hugo y distingua comme une lueur de vie. Il devait aider cet homme, tout Infidèle qu'il fût. On dut faire appel à quatre soldats pour le glisser sur un brancard : épuisés, ils l'y laissèrent tomber. Hugo insista pour qu'on soignât « son » blessé. On lui entoura le visage de bandelettes sous lesquelles on glissa des herbes pour éviter l'infection. Yachir avait perdu un œil, mais, de forte constitution, il se remit sur pied et ne quitta plus jamais son bienfaiteur, qui entreprit illico de le convertir. Il y réussit plus ou moins bien : en cachette, Yachir se tournait vers l'Orient pour prier Allah, mais il servait aussi, et avec ardeur, la messe.

Pour le moment, Yachir perplexe, ne savait que faire. Le chanoine, las, s'était assis dans son siège préféré provenant de l'église toute proche, lequel lui avait fait mauvais accueil, car il avait de plus en plus de mal à s'y glisser. Les deux hauts bras lui donnaient l'impression d'être engagé dans une prison. Avait-il encore grossi ? Il frissonna. C'était l'été, et il avait froid ! Décidément ce soir, tout allait mal. Il s'en prit encore à Yachir en lui demandant rudement de faire du feu. Puis il exigea une bouillie d'herbes du jardin, une galette de pain d'orge accompagnée d'une pomme

et d'un peu de vin. Devant l'âtre, le jeu des flammes l'aidant à s'apaiser, le chanoine essayait de trouver des réponses à ses interrogations.

Pourquoi n'était-il pas allé au Concile de Tours ? Son évêque, Conrad de Mayence, lui avait pourtant proposé de l'y accompagner, mais pour une fois Hugo n'avait pas pressenti l'importance de ce qui allait se passer. Il ne savait plus s'il était en colère contre son manque de clairvoyance ou s'il était désespéré de ne pas avoir participé au triomphe du pape Alexandre. Son ami, l'abbé Artus qu'il venait de quitter, le lui avait rapporté : tous les évêques importants de la chrétienté s'étaient retrouvés dans la ville du comte d'Anjou, trois mois plus tôt, en Avril 1163. Conrad y avait siégé en bonne place :

« Le nouveau primat d'Angleterre était-il présent ?

– Même Thomas Beckett était là, avait répondu Artus avec emphase, visiblement impressionné par la belle prestance de l'Archevêque de Canterbury. Il représentait le roi Henri, et le Pape lui a fait l'honneur de le placer à sa droite. La cérémonie d'ouverture du concile de Tours était très impressionnante. Tous les prélats dont l'avis compte pour notre Saint Père s'y trouvaient réunis. La ville n'a certainement jamais connu une ambiance aussi fervente, ni autant d'exaltation. Des cavaliers circulaient dans tous les sens : c'est qu'il fallait faire parvenir les nouvelles les plus récentes aux princes du monde entier et à tous ceux qui n'avaient pu se déplacer. Les marchands avaient considérablement augmenté leurs prix et les aubergistes de Tours avaient aussi profité de cet afflux d'étrangers pour hausser les loyers à des sommes inimaginables. Tout était très cher dans la ville et ses environs. On nous a dit que le roi Louis avait dû intervenir en personne pour limiter trop de débordement. »

Et lui, Hugo, n'était pas de la fête, lui qui avait été de tous les événements de ce siècle, les bons et les mauvais ! Une telle rencontre ne pouvait être qu'une fête ! Le chanoine essaya de sortir de son fauteuil, mais, devant la difficulté, il en abandonna vite l'idée ; il fallait avant tout qu'il se calme !

« Pourquoi Frédéric n'a-t-il pas jugé utile de s'associer à l'évènement en y participant en personne ? avait-il demandé à Artus. C'était pourtant l'occasion rêvée de procéder une fois pour toutes à l'unification de notre Église et de se réconcilier !

– C'est ce que nous pensons tous, mais Frédéric Barberousse ne veut pas se soumettre au Pape. Il veut reconstituer le Saint Empire

Romain Germanique, reconquérir l'empire de Charlemagne, nommer les évêques et démettre le Pape s'il le juge bon. Naturellement le Saint Père n'est pas d'accord. Nous l'avons tous soutenu ouvertement : il en était très heureux ! »

Comment leur empereur Frédéric, en qui tout le peuple avait mis tant d'espoir, osait-il se rebeller ainsi et persister avec tant de morgue dans l'erreur ? Les deux hommes s'en étonnaient avec une colère mêlée d'effroi. Car ce n'était pas la première fois ! Depuis son arrivée au pouvoir, il n'avait cessé de créer des problèmes à la chrétienté. L'Italie souffrait de ses incessantes invasions, il avait rasé Milan l'année précédente sous prétexte que la ville lui résistait, en emportant même, honte sur lui, les ossements des Rois Mages ! De plus l'empereur soutenait le pape Victor IV qu'Hugo, comme la plus grande partie de l'Église et des religieux, appelait l'antipape, ce qui avait eu pour conséquence de créer un schisme, encore un !

« Et depuis nous vivons dans un climat de conflit insupportable ! Tous ceux qui étaient présents le déplorent et souhaitent que le Pape puisse retourner à Rome dans les états du Saint Siège, avait repris Artus, mais Frédéric refuse. Donc Alexandre est obligé de fuir à chacune des incursions de l'empereur, c'est pour ça qu'il se réfugie en France, ou dans les états amis du roi Louis. Et pendant ce temps, le peuple souffre de famine, les routes sont peuplées de hordes de brigands, les princes passent leur temps à se quereller et à se battre, parce que Frédéric ne pense qu'à une chose, conquérir l'Italie, Rome et imposer son pape ! » Hugo fulminait. S'il avait été plus jeune il aurait aimé prendre les armes contre un tel monarque qui ne savait pas reconnaître la puissance du représentant de Dieu, pourtant élu régulièrement par les évêques quelques années plus tôt.

– Et pendant ce temps, avait poursuivi Artus, tout le monde se comporte mal, même ceux qui prétendent ramener les païens dans le giron de l'Église. Dieu n'autorise pas de telles persécutions en son nom ! »

Alors les deux hommes se taisaient, accablés de tristesse. Ce n'était pas pour ce monde cruel et confus que tous deux avaient suivi Bernard de Clairvaux et le Pape Eugène III lorsqu'ils avaient proclamé la deuxième croisade. Hugo était âgé de cinquante six ans quand il avait suivi le saint commandement, Artus en avait soixante : malgré leur âge avancé ils étaient heureux de mettre leurs pas dans les pas du Christ. Ils étaient revenus au bout de deux ans avec quelques compagnons d'infortune,

paysans et hobereaux mélangés, rescapés d'une aventure digne de l'enfer. Hugo en particulier, était désespéré de ce qu'il avait fait et vu. La barbarie des hommes l'effrayait, mais la sienne l'avait terrorisé. Il avait, lui, homme de Dieu, tué pour se défendre lors des attaques de pillards que les croisés subissaient tout au long des chemins et il n'avait rien dit quand ses compagnons attaquaient les villages pour trouver de quoi se nourrir ! Dieu les aurait-il punis pour toutes ces horreurs ? Hugo évoquait cette possibilité de temps à autre, bien qu'il ait immédiatement une autre raison à fournir sur l'origine du désastre. Artus, patiemment, attendait la suite, toujours la même :

« Le roi Louis VII a demandé à son épouse la reine Aliénor de le suivre jusqu'en Palestine, et vous savez bien ce qui est arrivé !

– Je n'écoute pas les rumeurs, mon cher Hugo répondait Artus plein de hauteur. Je sais ce que vous insinuez : que le roi était trop faible pour se séparer de son épouse un temps aussi long, mais on dit aussi qu'aucun homme ne peut résister à la beauté de la reine. N'est-ce pas ce qui est arrivé au roi Henri II Plantagenêt qui, comme vous le savez, n'a pas tardé à la mettre dans son lit ? » Artus savait qu'il allait déclencher la colère d'Hugo qui refusait l'idée même du droit à la volupté de la chair, surtout venant des rois et des reines qui se devaient de donner l'exemple.

« Cette femme, cette créature, Hugo en crachait de colère, a demandé le divorce pour des raisons de parenté trop étroites, mais en fait c'est pour adultère que l'Église aurait dû dénouer les liens de ce mariage : son union avec Henri constitue bel et bien un mariage adultérin. Sait-on qui est le vrai père de l'enfant qu'elle a mis au monde, pendant que son mari combattait ?

– Peu importe, répondait Artus sur un ton léger, puisque c'est une fille ! » Il savait que pour Hugo, toutes les femmes étaient des femelles qui pactisaient avec le démon, qui usaient de sortilèges et que leur corps brûlaient d'un feu inextinguible, feu dont les hommes étaient toujours victimes, surtout les célibataires. En général la conversation sur ce sujet s'arrêtait rapidement, car Hugo se signait et levait les mains au ciel, désespéré : « c'est à cause de la mauvaise conduite de la reine Aliénor, que nous avons échoué. Pardon, ô mon Seigneur ! » Rien n'était moins sûr.

Malgré ces dix années écoulées, Hugo n'acceptait toujours pas ce moment de sa vie : la présence de Yachir à ses côtés ne lui permettait pas

d'oublier les images des champs de bataille gravées dans sa mémoire. Il revoyait les milliers d'Infidèles, hommes, femmes et enfants, égorgés, décapités, éventrés et même, lui avait-on dit, dévorés, au nom de Dieu ! Le géant turc représentait la seule bonne action qu'il ait accomplie dans cette aventure. Tout le monde louait sa générosité, l'amour du prochain qu'il avait manifesté en ramenant un Infidèle qu'il traitait comme un bon chrétien, en homme libre, mais il savait, lui, qu'il faisait tout cela pour tenter d'adoucir les émois et les peines de sa conscience.

Tout ce qu'il avait vu en chemin l'avait inquiété : des gens du peuple, des religieux, des nobles qui partaient combattre parfois accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, avec promesse de l'Église, d'une rémission de tous leurs péchés. Forts de cette absolution, ils se comportaient en chemin comme des pillards, des soudards et des brigands. Hugo aurait aimé trouver parmi princes et chevaliers, un homme qui les aurait encouragés à plus de clémence et de modération, un homme qui n'aurait pas exhorté à la tuerie mais à la prière pour tous ceux qui allaient mourir en défendant leur foi ! C'est le regard dévoué de Yachir qui permettait à Hugo de trouver un peu de repos quand le remords le taraudait durement. La plupart du temps il éprouvait un immense courroux contre tous ses congénères et contre lui-même.

Il essayait toutefois de dompter sa nature atrabilaire lorsqu'il rendait visite à sa nièce Magda et à sa famille. Il aimait beaucoup cette nièce qui avait marqué dès son adolescence un comportement où obéissance et volonté coexistaient harmonieusement. Magda, au contraire de ses congénères – matrones effervescentes ou acariâtres – réunissait certaines des vertus requises chez les femmes, et ceci malgré une beauté qu'il jugeait parfois suspecte, car l'âge ne l'avait pas ternie. Mais la piété régnait dans sa maisonnée. Hugo aimait sentir presque physiquement l'atmosphère de tendresse dans laquelle baignait cette famille unie : il y voyait grandir avec plaisir un garçon et deux filles qui l'aimaient beaucoup. Malgré tout Hugo s'inquiétait depuis quelque temps ; il n'était pas du tout en accord avec la manière dont Magda éduquait ses enfants :

« Pourquoi tes filles ne sont-elles pas déjà promises à des hommes de bonne lignée ? Aldebert aussi devrait déjà être fiancé à une jeune fille, il sera bientôt en âge de se marier ! Arnaud et toi ne vous comportez pas comme des parents prévoyants et respectueux des bons principes ! Et pourquoi leur laisser autant de liberté ? Tu sais bien que les maris et les

belles-familles de tes filles ne se préoccuperont jamais de connaître leur avis ! On leur demandera d'obéir et de faire de bons héritiers, voilà ce que sera leur devoir, ma nièce ! ». Magda éludait toute réponse, gardait respect et déférence, mais souriait, ce qui irritait d'autant plus le vieil homme.

Dieu soit loué, ses petites nièces n'abusaient pas de la situation, mais il lui semblait que l'aînée, Griseldis, d'une rare beauté – le chanoine lui-même était obligé d'en convenir – courait les plus grands dangers. Griseldis, sa préférée, ne montrait aucun intérêt pour cette vie de future épouse qui l'attendait : décidée, cultivée et intelligente, elle montrait des dispositions inattendues au raisonnement ce qui le chagrinait beaucoup dans l'attitude d'une femme. Et pourtant, il ne pouvait lui résister : elle lui demandait de raconter ses aventures et il se laissait aller à conter les exploits de tous les combattants, Croisés et Infidèles. Souvent même il embellissait, il évitait de raconter l'horreur. Il admirait les connaissances que la jeune fille avait de la Bible, ainsi que la manière dont elle lisait les textes et commentait les psaumes. Elle insistait pour lui lire aussi des poésies de Virgile, car elle avait remarqué – il en était persuadé – qu'il faisait la grimace en écoutant les auteurs latins et grecs qu'il jugeait indécents. À quoi lui servirait tout ce savoir ? Il était de son devoir de rappeler à tous – ce qu'il faisait scrupuleusement – que l'Église ne demandait pas à ses fidèles de réfléchir et de raisonner, mais de croire à la parole divine. Et ce moine ! Le dénommé Gerhard attaché à l'éducation des enfants, qui avait annoncé à sa nièce et à son mari, que Griseldis devait aller au monastère poursuivre ses études, parce que lui ne pouvait plus rien lui apporter ! Ainsi, elle pourrait continuer à apprendre dans un monastère en attendant de trouver le mari qui aurait l'honneur de l'épouser. L'honneur de l'épouser ! C'était les mots du clerc qui avaient déclenché, cela va de soi, une mémorable colère.

Il avait mis un peu de temps à reprendre ses esprits mais il avait su réagir avec opportunisme. Si Griseldis allait étudier dans un couvent ce serait dans un couvent qu'il préconiserait, lui, le chanoine ! Alors Hugo von Gitzer avait pensé au couvent de l'abbesse Hildegarde, la femme la plus admirée de son temps en Germanie, et s'était arrangé pour faire obtenir une entrevue à Magda et Arnaud. Au moins dans ce couvent du Rupertsberg, Griseldis recevrait l'enseignement qui convient à une jeune fille vertueuse qui ne doit penser qu'à son futur mariage. Elle y apprendrait l'humilité, la pudeur propre à son sexe, l'obéissance, la mesure

en toutes choses, qualités qui manquaient vraisemblablement à sa petite-nièce.

Il avait appris qu'Hildegarde correspondait avec l'empereur Frédéric et qu'elle l'incitait à réfléchir à ses actes : une femme capable de raisonner un tel homme, intelligent mais hélas aussi obstiné qu'un taureau, ne pouvait être qu'une sainte. Après réflexion, Griseldis avait tout intérêt à se rendre dans son couvent au plus tôt !

Le bon Hugo von Gitzler est apaisé. Griseldis confiée à la très révéérée Hildegarde von Bingen, c'est l'assurance d'une vie exemplaire, calme et sereine sous le regard de Dieu.

Oui mais... contrairement à ce qu'il imagine, ce n'est que le début des aventures de sa nièce. L'adolescente « décidée, cultivée et intelligente » va apprendre, réfléchir et se rebeller. Pour la suivre dans ses péripéties, rien de plus simple... revenez vite sur la fiche de l'œuvre, ajoutez-la à votre panier et achetez cet ebook.

Blanche Plinval vous remercie de votre intérêt et vous souhaite une bonne lecture !

Blanche Plinval

Griseldis

La liberté de la volonté

UP
blisher

N° ISBN: 978-2-7599-0009-1

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Vasca - UPblisher.com
11 bis, rue de Moscou
75008 Paris

E-mail : contact@upblisher.com
Site : www.upblisher.com